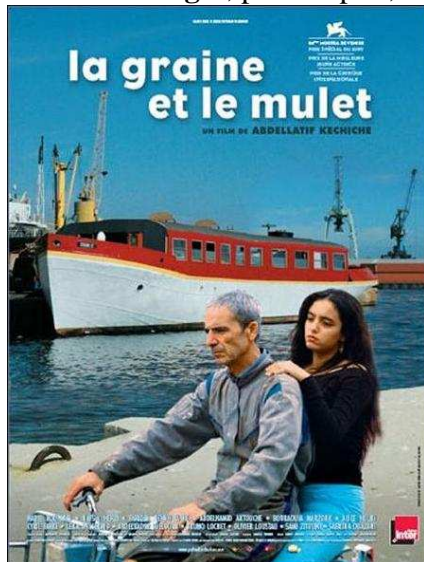


"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour à notre Romane aguerrie et à nos auditeurs avertis. *Paris* mettait à l'honneur des individus dans l'expectative, tout comme la trente-troisième cérémonie des Césars, accueillie par le théâtre du Châtelet le 22 février dernier.

Amidonnée et empruntée, la soirée peinait cette année à prendre son essor. Certes, la présidence semillante de l'émérite et éclectique **Jean Rochefort** bruissait d'une dérision élanée. L'hommage rendu par **Alain Delon** à une **Romy Schneider** prématurément inscrite au firmament des étoiles aînées distillait quant à lui une frémissante mélancolie. Par ailleurs, l'intervention de **Jeanne Moreau**, couronnée derechef pour une carrière fastueuse, entrelaçait sensibilité et acuité. **Roberto Benigni**, pour sa part, sut ragailhardir les festivités grâce à sa tellurique euphorie.



Signalons à ce propos que **Paulette Dubost, Mireille Darc, Sophia Loren, Jean Desailly, Michel Piccoli, Jean-Louis Trintignant, Claude Lelouch, Christopher Lee** ou **Paul Newman** n'ont encore jamais reçu de statuette d'honneur. De plus, les artistes disparus n'ont plus droit qu'à une citation collective, à l'exception des monstres sacrés décédés durant l'année, alors qu'ils bénéficiaient autrefois d'une mention individuelle accompagnée de leur portrait. Les temps présents se désintéressent-ils à ce point de leurs défunts ou la mort n'a-t-elle plus sa place parmi une célébration en quête de légèreté ?

Malgré ces moments où l'excellence coudoyait l'élégance, l'effervescence manqua à l'appel, sans doute en raison d'une fantaisie rabougrie, nourrie par des allusions politiques aussi essouffées qu'appuyées. Rappelons à ce sujet que **Thierry Le Luron**, durant la soirée offerte en 1982, avait déployé une ironie plus spirituelle et moins consensuelle.

Notons de surcroît que l'absence de **Valérie Lemerrier**, habile l'an dernier à embraser la salle par son allégresse flûtée et sa finesse effilée, se fit cruellement ressentir. Car **Antoine de Caunes**, qui s'acquitta jadis avec malice d'un tel office, s'exténua cette fois à quérir les rires, même s'il convient de saluer sa pugnacité et un cocasse intermède canin, mi-lustré, mi-absurde.

Figure également au registre des regrets le traitement réservé à une œuvre d'envergure : la compétition a en effet tourné le dos au *Deuxième souffle*, sous-représenté par trois citations pour des catégories techniques. Ainsi, le trophée du meilleur second rôle oubliait de compter **Michel Blanc**, déjà en lice avec *Les témoins*, **Jacques Dutronc** et **Daniel Duval** au nombre de ses prétendants, malgré une prestation sans faille, tandis qu'**Alain Corneau** pouvait bien figurer parmi les candidats au César de la mise en scène...

De plus, le choix de la profession laisse discrètement perplexe. Si les deux principaux prix d'interprétation décernés à l'intense **Marion Cotillard** et à l'expressif **Mathieu Amalric**, ainsi que le salut rendu aux deux espoirs - **Hafsia Herzi** et **Laurent Stocker** - forcent l'acquiescement, l'engouement provoqué par *La graine et le mulet* surprend. Certes, le long métrage aux quatre lauriers possède des comédiens hors pair et dégage une roborative humanité mais un montage tantôt complaisant, comme l'illustre une scène interminable de couscous familial, tantôt elliptique, une réalisation gauche, limitée à des gros plans épris d'expressivité et une matière dramatique fluette, l'affaiblissent. Déplorons par ailleurs que ni **Bulle Ogier**, ni **Michael Lonsdale** n'aient été récompensés, nonobstant leur brillante performance dans des films au demeurant fragiles.

Nous avons recueilli enfin l'encouragement du premier président historique de la cérémonie, **Jean Gabin**, adressé à tous les jeunes comédiens nommés à l'avenir (*sur l'air de "Maintenant je sais"*) :

Faites des efforts
Pour gagner le gnome ;
Mieux qu'un raifort,
Il donne du baume
Et vaut ces mots : "J'essaie, j'essaie".

En définitive, les choix arrêtés cette année peinent à convaincre, d'autant que *La même* et surtout *Le scaphandre et le papillon* surclassent le film d'**Abdellatif Kechiche**, tant en termes narratifs qu'artistiques. Avouons en outre que 2007 souffrait d'une certaine pauvreté créatrice, sans doute liée aux difficultés de production et aux paresse d'écriture. Rappelons à cet égard qu'il y a trente ans, *Le crabe-tambour* et le brillant *Nous irons tous au paradis*, puis voilà deux décennies, *Sous le soleil de Satan* et *Tandem* concouraient pour le meilleur long métrage. Gardons néanmoins patience, dans l'attente d'éditions plus inspirées, d'autant qu'un passé prestigieux invite à l'indulgence, même si la célébration associa en la circonstance l'inconsistance à la nonchalance. Et de réunir, tel un programme boulangiste, le sacre et le roupillon. A la semaine prochaine ; je vous embrasse.